

Jacques Ferron

Le Salut
de l'Irlande
(1970)

bie)
jou
troi
de
ava
san
ma
dir
ani
qu'
C'e

ns la
ls ne
uncés
lui-ci
qui,
ami-
sa le
s un
ssion
eux.
onné
le mot, nous n'avons jamais parlé à notre
père du renard que Mike avait aperçu le
premier et que nous étions pour voir tour à
tour, par après, Tim, Buck et moi. De la
sorte nous nous sommes trouvés avec deux
renards dans la famille, un qu'on voyait et
dont on ne parlait pas, l'autre qu'on ne vo-
yait pas et dont on parlait. Je fus longtemps
à croire qu'ils n'étaient pas de même espèce.
Et cela nous divisait en deux groupes : les
voyants et le bavard. Les voyants, c'était la
fratrie ; le bavard, notre père. Quant à
M'man, elle avait trop à faire pour s'occuper
d'une histoire pareille.

CDA Haffigan, dans ses bons moments, afin qu'ils lui fussent meilleurs, cherchait à sortir de son train-train minable, de son perpétuel quotidien d'affaires louches ; toutes voiles déployées, il embouquait alors l'Atlantique, océan gaspillé, aussi étroit que la quille d'un brick, pour retrouver au delà, dans les brumes celtiques et l'immensité de la mer d'Irlande, la saga de notre glorieux passé, les royaux Haffigan et le renard quasi sacré figurant sur toutes les effigies du clan, sur les armes, blasons et armoiries. Il conta assez bellement, habile à sauver la confusion de son propos par la verve de sa parole et le brillant de ses mots. Il n'était pas pour autant un évangéliste. S'il nous plaisait de l'écouter, nous avions grand mal à le croire. Il ne nous avait jamais montré nos armoiries et ne les avait sans doute jamais vues, pas plus qu'il ne semblait avoir aperçu son renard d'origine, sa bête mythique, dans la nature, mais cela lui paraissait parfaitement normal.

— Votre grand-père ne l'a jamais vu ni le courageux aïeul qui, sur un ancien négrier

et les traces de saint Brendan, est passé d'Irlande dans les îles d'Amérique.

— Ne serait-il pas resté là-bas ?

— Possiblement oui, possiblement non. D'ailleurs, mes pauvres enfants, ça n'a aucune importance. S'il est resté là-bas, dans l'Île des Saints, son esprit a traversé, ça je puis le jurer. Il vient à mon oreille si souvent que je ne m'en étonne même plus. Quand il approche, je le pressens. Alors je ferme les yeux pour mieux l'écouter.

— Mon père, êtes-vous sûr que c'est lui ?

— Ça pourrait bien être un crapaud.

— Peut-être, mes enfants. Ça pourrait être aussi un rhinocéros, seulement voici : jamais je ne croirai que c'est un crapaud ou un rhinocéros. Pourquoi d'ailleurs un crapaud ou un rhinocéros viendrait-il me parler ? Rien ne l'attire vers moi. Il ne figure pas sur nos armoires. Non, il ne peut s'agir que de lui, notre renard totémique. Mon père m'a appris comment il procédait. Plus tard, quand viendra l'heure de mon testament, je vous l'apprendrai. Depuis le commencement de leur lignée, tous les Haf-

figan, qu'ils soient d'Irlande ou d'Amérique, qu'ils aient ou non un royaume, l'ont su, le savent ou le sauront. C'est lui, mes enfants, c'est lui ! C'était lui et ça le sera encore longtemps. Un prodigieux passé est garant d'un prodigieux avenir. Bon sang ne saurait mentir.

CDA Haffigan, notre père, possédait toutes les astuces de la foi, de la foi des saints et des rois, qui peut se faire une vérité de rien en rendant impossible les vérifications. Au fond, c'était un pauvre homme. Nous ne lui enviions nullement sa crédulité et nous ne cherchions pas à le désabuser.

— Quand même, disait Mike, quand même n'avez-vous pas tenté, n'eût-ce été que par curiosité, de l'apercevoir ?

— Non, répondait mon père, je ne l'ai jamais tenté. Je m'en suis toujours gardé. C'est une chose que m'a apprise votre grand-père qui la tenait de l'aïeul, une chose qui nous vient par conséquent de la mère-patrie, de l'Île des Saints, de Dieu peut-être : quand le renard vous parle, détournez le regard ou bien fermez les yeux ; faites tout pour ne

pas le voir, tout du moins si vous tenez à continuer de vous entretenir avec lui ; autrement, quelle que soit sa familiarité, même s'il vous sert d'emblème, il vous fuirait et que verriez-vous ? Bien peu, en vérité, et vous le verriez pour la dernière fois : l'animal déjà sur la butte la plus proche, qui n'a qu'un bond à faire pour disparaître ; vous le verriez tourné vers vous, les oreilles dressées, la tête fine et penchée, vous lançant le regard de la désapprobation finale par-dessous sa belle queue relevée et déjà retombante ; l'instant après vous ne le verriez plus et jamais plus ensuite à votre oreille vous n'entendriez le doux halètement qui vous annonce qu'il va parler.

CDA Haffigan, tel un prophète de l'Ancien Testament surgi dans la cuisine du Castel sous la défroque d'un père sans autorité, donnait un coup de poing sur la table : « Plus jamais et c'est terrible, mes enfants : un Haffigan sans renard, sourdaud, pour ne pas dire idiot, ne serait plus un Haffigan ! » Il restait assez impressionnant et je me souvins de ses menaces quand le renard an-

glais m'appela par mon nom pour la première fois, alors que je rentrais à pied à la maison, venant du collège de Longueuil. Je ne sus trop que faire, jubilant par dedans de moi et tout guindé par dehors, car autant je craignais de le perdre, autant j'ignorais comment le garder. Je n'étais pas surpris de l'entendre, il me prenait quand même par surprise, et mon père avait profité de cet embarras pour faire irruption dans mon esprit et me donner des coups de poing sur la tête pendant que le renard doucement derrière moi glapissait :

— Haffigan ! Haffigan !

J'avais ralenti le pas. Je continuais néanmoins droit devant moi. Devina-t-il mes bonnes dispositions ? Je le crois mais je pense qu'il était surtout amusé par ma gaucherie et qu'il me voyait rengorgé et inquiet, les oreilles chaudes d'émotion et l'allure maladroite, ou que du moins il me devinait. Pour ma part je n'osais pas le voir ni le deviner. J'avais même oublié qu'il était un renard anglais.

— Haffigan, dit-il, ne pense pas à me voir.

La nuit était fermée. Peut-être lui était-il donné de voir dans le noir, moi, pas. Même si je m'étais retourné brusquement, je ne lui aurais même pas aperçu le bout de la queue. Il se moquait de moi gentiment.

— Haffigan, je te parle.

— Non, répondis-je, je ne pense pas à vous voir.

Je l'entendis rire. C'était à peu de chose près son halètement, avec quelque précipitation en plus, un rien de joyeux et d'aigu qui n'évoquait plus sa langue mais ses dents. Je me rappelai alors de sa nationalité et qu'il s'agissait d'un renard nullement apparenté à celui de mon père, d'un renard dont la caractéristique était d'être réel, aussi parlable que visible, du moins le jour. J'apprenais à mes dépens qu'il était de plus malin, du moins la nuit quand on ne pouvait pas le voir. Il riait, je n'en étais pas vexé, non, pas du tout : autrement qu'aurais-je eu à lui dire ? Je lui demandai donc ce qu'il avait à rire.

— Haffigan, je pleure.

28

Il était même très malin. Je lui demandai pourquoi il pleurait.

— Oh ! fit-il, pour rien.

Pourquoi il me suivait ?

— Je ne te suis pas, Haffigan : tu marches devant moi.

Pourquoi il m'avait appelé de mon nom ? ... Avec toutes ces questions, au moins je ne me sentais pas trop niais.

— Parce que c'est l'usage, je suppose, d'appeler les gens par leur nom.

— D'habitude on me nomme Connie.

— Ah oui ?

— C'est plus simple.

Alors il me dit ceci qui me fit penser qu'il me confondait avec mes frères, il me dit : « Mais je t'ai toujours appelé Haffigan ! » Et il ne riait plus, à cause de son flair sans doute. Je lui posai la question toute simple : pourquoi il m'avait appelé ? Il me répondit qu'il était un peu mêlé dans sa chronologie.

— En quelle année sommes-nous donc au juste, Haffigan ?

— En 1962, renard.

29

—Déjà ! Que le temps passe vite !

Il se tut, puis après quelques instants, comme au terme d'une opération de calcul mental : « Mais ton maître, Haffigan ? »

— Mon maître, renard ?

— Oui, ton maître, le vieux major.

Là, je fus embarrassé pour lui. Je repris ma marche sans répondre. J'arrivais d'aileurs à la maison, au Castle comme la désignait mon père. Cependant je m'appliquais à ne pas aller trop vite car, pour radoter comme il le faisait, il devait être un très vieux renard. Je me disais aussi que s'il me confondait avec Mike, il avait dû confondre celui-ci avec Tim et avec Buck et qu'à tout prendre, à bien y penser, en nous passant le patronyme de l'un à l'autre, sans jamais changer d'âge ni de nom, nous l'avions peut-être aidé à s'empêtrer dans sa chronologie.

— Tu ne me réponds pas, Haffigan.

— Ça serait trop long... Une autre fois, demain, voulez-vous ?

Il fut très correct.

— A demain donc, Haffigan.

— A demain, renard.

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Fosterage, vieille coutume irlandaise, consistait à confier l'enfant mâle sur qui on fondait plus d'espérance que sur un autre, soit à son oncle maternel, soit à quelque personnage auprès duquel il faisait son apprentissage de la vie, apprenait les règles de la tribu, s'initiait aux métiers et plus particulièrement à celui des armes. Le major Bellow avait pu obtenir ce rôle traditionnel parce que l'honorable O'Sullivan et CDA Hafifigan, comme tous les Irlandais de la deuxième ou de la troisième génération québécoise, avaient quelque confusion dans la tête, en particulier sur le sens de la tribu et de l'appartenance. Le Fosterage se pratiquait dans le sens du Sin-Fein. Il ne s'agissait pas de confier son garçon à un étranger, voire à un ennemi. Or qu'était au juste le major George Duncan Bellow ? C'était une question qu'on ne s'était pas posée et que le major lui-même avec sa lampe Solaire, son petit soleil permanent, son auréole, ne pouvait pas se poser lui-même. D'ailleurs on ne vient pas en Canada, qui d'Irlande, qui d'Angleter-

re, pour se poser des questions. On laisse ce soin aux indigènes.

Le Sin-Fein, le *nous-mêmes*, ne préoccupait pas encore CDA Haffigan. Il ne prit pas ombrage au second père que son fils s'était trouvé. Quand il passait par le Chemin du Coteau-Rouge, il ne manquait jamais de s'arrêter pour le saluer et faire un bout de causerie. Chaque fois il invitait le major à le venir voir à Saint-Lambert. « Venez, nous vous ferons les honneurs d'un monument historique. » Mike se bouchait les oreilles pour ne pas entendre CDA Haffigan. Après son départ il restait triste. Chaque fois le major pensait que par égard pour le garçon il devait rendre visite au père. Chaque fois Mike souhaitait le contraire.

Or, un samedi, comme la Cadillac paternelle s'éloignait et qu'il se tenait en dehors du kiosque, il avait aperçu le renard. A cette vue, plein de mélancolie, il s'était senti impuissant comme devant un animal fabuleux, un rêve inaccessible. Soudain, il se rendit compte que le major Bellow était derrière lui et il se mit à pleurer sans bruit, par dé-

cence, par dignité. Le major pour sa part, plein de respect pour cette peine juvénile, allait rentrer dans le kiosque, désolé d'en être sorti : il aperçut le renard et ne rentra pas. C'était en fin de journée. Le renard, captant les rayons du couchant, paraissait encore plus roux qu'il n'était et comme lumineux à l'orée des noires broussailles qui couvraient l'ancien domaine de chasse. Il évoquait le fastueux déploiement de chevaux, de chiens, de chasseurs et de dames qu'il avait naguère commandé. C'était en vérité un bel animal fabuleux, le symbole de quelque chose de trop beau, devenu inaccessible, qui pour Mike courait devant lui, vers l'avenir. Et le renard restait là, se pourléchant entre les deux. Il ne chercha même pas à se sauver. En même temps que les larmes de Mike séchaient, ce fut la nuit qui peu à peu l'éteignit. Mais il resta dans l'esprit du jeune homme et de son maître, le vieil officier britannique.

— En d'autres pays, Mike, ne prenant pas garde que chasseurs et chassés finissent toujours par se ressembler, on a chassé à courre le sanglier et le cerf avec le résultat que, dans

ces pays, les gentlemen se sont vus bientôt aux abois, cernés par les meutes populaires et qu'ils ont entendu l'hallali sonner contre eux. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons préféré le renard. Il y aurait beaucoup à dire sur lui.

Et le major Bellow ne s'en privait pas, même que le renard lui servait de prétexte à tout. Il disait les avantages de l'aristocratie dans la société et les devoirs qui incombent à celui qui s'est distingué, soit par lui-même, soit par sa famille, d'entre les autres hommes, le devoir en particulier de se prémunir contre les dangers que sa distinction lui suscite.

— Il lui faut alors toute la finesse et la ruse du renard. En tuant celui-ci il les acquiert. De plus il rend service aux paysans et aux pauvres gens dont le renard mange les poules et les lapins. Et la chasse, plaisir de prince, devient ainsi symbole d'harmonie sociale.

Le renard depuis avait pris l'habitude, chaque samedi soir, d'accompagner Mike à la maison. Le lendemain matin, quand il s'en

retournait au Coteau-Rouge, il entendait dans un léger halètement une voix derrière lui : « Haffigan ! Haffigan ! » C'était le renard qui avait passé la nuit du samedi au dimanche sur le terrain de golf voisin du Castle et qui rentrait avec lui dans l'espoir que la chasse à courre allait bientôt reprendre dans le domaine du major Bellow. Cet espoir, Mike n'osait pas le contrarier. Il se contentait de lui dire qu'il trouvait bien fou pour un animal de sa réputation de vouloir être tué.

— La mort m'importe peu, Haffigan, pourvu que je commande à toute cette grande chasse et la traîne après moi.

— Tu as peut-être raison, renard.

— Et puis, si je voulais, je pourrais ne pas être tué ; je n'aurais qu'à me sauver dans les champs cultivés, jamais les gentlemen et les ladies n'oseraient sauter la clôture.

— Mais les chiens ?

— Les chiens, on les rappellerait à grands cris. Mais je ne me sauverai pas dans les champs cultivés, je resterai dans les

broussailles du domaine de chasse. Ma vie n'est rien, Haffigan, auprès du grand jeu qu'on m'offre.

Un grand jeu auquel il croyait toujours, même si le Montreal Hunt Club ne le pratiquait plus depuis vingt ans sur la Rive-sud. Mike n'osait pas lui dire que la course était finie pour toujours et qu'il restait comme le major parmi les restants, dans un domaine déjà loli, à moitié vendu. C'était un très vieux renard. Il devait savoir qu'il n'y a que les jeunes renards qui se font tuer et que l'âge de la mort héroïque passée, on reste dans l'impasse de sa vieille peau, bon à crever seul et sans cérémonie. Il devait le savoir, sans pouvoir s'y résoudre. A la place de la chasse à course, qu'il attendait en vain, il devait trimer pour sa pitance comme un pauvre misérable, être chasseur au lieu d'être chassé. Les chats et les chiens du Coteau-Rouge, qui ne chassaient pourtant que par appoint, lui faisaient une rude concurrence. Ce fut la raison pour laquelle il se décida, après deux ans de va-et-vient, sur la fin de celui de Mike, quand tous les lopins du major

Bellow eurent été vendus, d'abandonner le Coteau-Rouge et tout espoir d'être tué pour venir s'installer entre Saint-Josaphat et Saint-Lambert, sur le terrain du golf. Il s'y creusa plusieurs terriers dont l'un pénétrait dans la cave du Castle. De la cave il pouvait monter dans la cuisine et se servir au garde-manger, prenant soin d'éviter M'man. CDA Haffigan, avec qui il n'était pas aussi prudent, le considérait comme une aimable hallucination ; il ne lui vint même pas à l'esprit qu'il pût s'agir de l'animal ancestral, père de tous les Haffigan.

Dans le golf, après le départ de Mike pour l'armée, il suivra Tim comme une ombre tutélaire, puis il suivra Buck. Enfin je l'aurai à mon tour à mes trousses. Douze ans s'écouleront entre ses premières et dernières manifestations. Pour le moment nous en restons à celle-là. Je n'ai pas encore décrit la demeure familiale, le Castle comme la nommait mon père, ni relaté la visite que le major Bellow, par égard pour Mike, avait rendue à celui-ci.